

Vol au-dessus

de la frontière

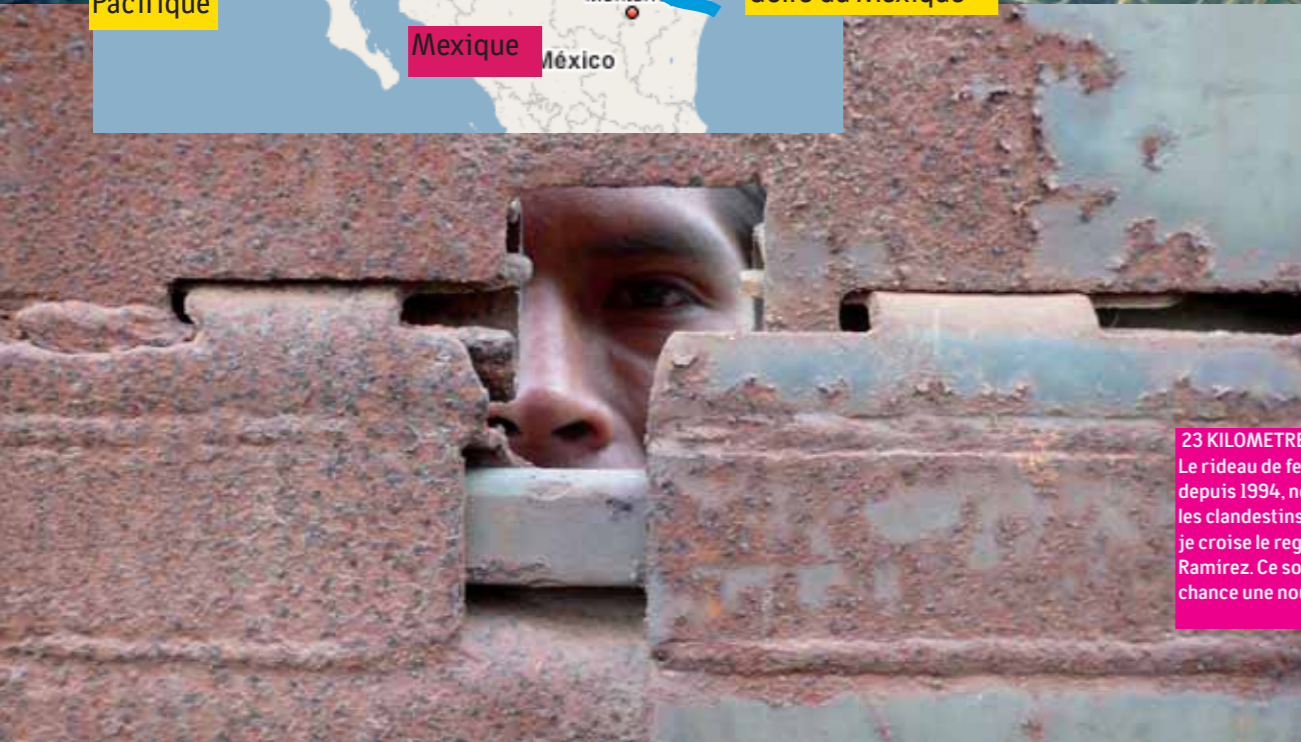
Pour lutter contre l'immigration clandestine, un mur sépare San Diego (Californie) de Tijuana (Mexique). Il se prolonge, invisible, dans le ciel. Et le pilote distraït ou égaré est vite ramené sur le droit chemin par les Black Hawk de l'armée américaine.

Qui a osé couper le ciel en deux? Ici, à Brown Field, au sud de la ville de San Diego, Californie, quelqu'un a tracé un jour un trait invisible mais précis, devenu une frontière à haut risque. D'un côté, l'Amérique, puissante et épaisse, avec ses autoroutes larges comme des terrains d'aviation, la richesse, l'espace et le grand bleu des plages californiennes. En face, Tijuana, la ville mexicaine collée contre la frontière, la drogue, la prostitution, la violence et la misère, un agrégat de maisons étroites où s'entassent deux millions d'affamés, l'avant-garde de l'Amérique centrale. Des fourmis du tiers-monde qui prétendent envahir le Nord, arracher un emploi de vendeur de pizzas et une promesse d'avenir pour leurs gamins.

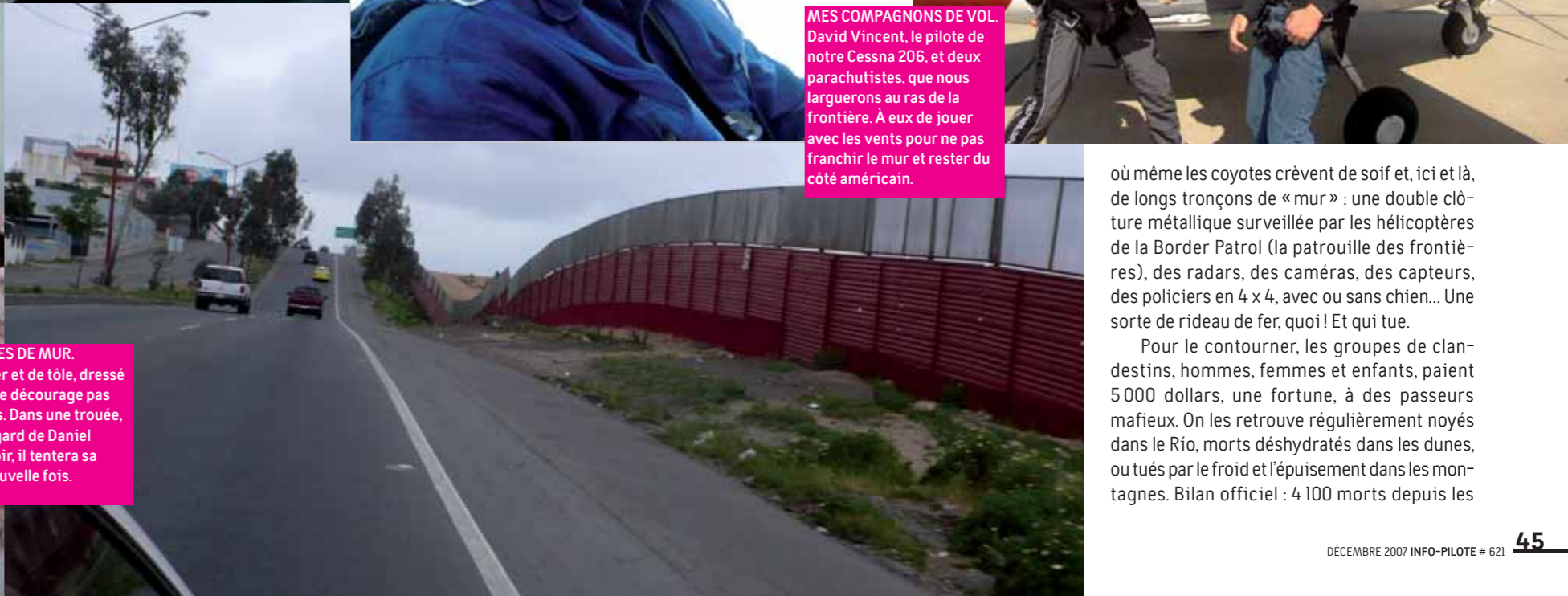
Du golfe du Mexique (à l'est) aux plages du Pacifique (à l'ouest), la ligne de démarcation court sur 3 300 km. Entre les deux, la barrière naturelle du Río Bravo, puis de grands déserts



MES COMPAGNONS DE VOL. David Vincent, le pilote de notre Cessna 206, et deux parachutistes, que nous larguerons au ras de la frontière. À eux de jouer avec les vents pour ne pas franchir le mur et rester du côté américain.



23 KILOMETRES DE MUR. Le rideau de fer et de tôle, dressé depuis 1994, ne décourage pas les clandestins. Dans une trouée, je croise le regard de Daniel Ramirez. Ce soir, il tentera sa chance une nouvelle fois.



où même les coyotes crèvent de soif et, ici et là, de longs tronçons de « mur » : une double clôture métallique surveillée par les hélicoptères de la Border Patrol (la patrouille des frontières), des radars, des caméras, des capteurs, des policiers en 4 x 4, avec ou sans chien... Une sorte de rideau de fer, quoi ! Et qui tue.

Pour le contourner, les groupes de clandestins, hommes, femmes et enfants, paient 5 000 dollars, une fortune, à des passeurs mafieux. On les retrouve régulièrement noyés dans le Río, morts déshydratés dans les dunes, ou tués par le froid et l'épuisement dans les montagnes. Bilan officiel : 4 100 morts depuis les

premiers travaux de construction du mur, en 1994, plus de 10 000 en réalité selon les experts.

Sur l'aéroport américain de Brown Field, à un tout petit mile nautique du mur, un pilote à l'air pourtant raisonnable se prépare à larguer des parachutistes juste au-dessus de cette ligne Maginot. David Vincent, 55 ans, est né sur un rocher au paradis, à Hawaï, ses vagues déferlantes, ses Maoris authentiques et ses touristes américains obèses. À 28 ans, il a été terrassé par un accès de « rock fever », le mal de l'île : « Je n'en pouvais plus de tourner en l'air autour du même caillou ! » Il traverse l'océan, se pose à San Diego, découvre un ciel sans nuage

comme à l'armée. C'est l'un des points d'entrée des avions privés venant du Sud. Pour y atterrir en provenance du Mexique, il faut avoir déposé un plan de vol précis, s'identifier plusieurs fois et, à peine posé, suivre le guidage au sol vers une « blue box » devant laquelle le pilote doit attendre, sans quitter son appareil, que les agents des douanes et leurs chiens viennent renifler la carlingue, à la recherche d'une odeur de cocaïne. Quand on veut retourner au Mexique, il est impératif de repasser la frontière à l'heure annoncée, avec une tolérance de 10 minutes maximum, sous peine

centé, à jouer avec les vents pour ne pas passer de l'autre côté du ciel coupé en deux. David consulte la météo locale sur son portable : vent du 250 pour 10 nœuds, pression 1009 hPa. Le ciel est clair, comme toujours.

Décollage plein gaz en 26, en lisse. Le Cessna 206 s'élève sans effort dès le premier tiers de piste. 90 kt, montée à 700 ft/min. L'océan est à peine à 10 Nm du terrain, et l'aile droite découvre la côte californienne, le chapelet des marinas, l'immense base navale de San Diego, le filet des plages ourlé par l'écume des vagues du Pacifique.

Le club de David, sur le terrain de Brown Field, à la fois civil et militaire. Des fous de parachutisme, qui sautent entre les C-130 chargés de commandos marins et les hélicoptères de combat.



Quand on atterrit à Brown Field en provenance du Mexique, pas question de sortir de son avion

et une terre truffée de terrains d'aviation. Depuis, le David vit le nez sur la frontière et l'œil sur son GPS quand il rentre chez lui la nuit, en voiture : « Une intersection ratée, et on se retrouve de l'autre côté ! »

BROWN FIELD, AEROPORT SENSIBLE

Devant nous, sur le taxiway de Brown Field, apparaît en tremblant un Stearman rouge. Il est suivi par un énorme C-130 qui part larguer un commando de Navy Seal, des nageurs de combat, pour un exercice dans le Pacifique.

Créé en 1918 pour accueillir une école d'artillerie et de voltige aériennes, le terrain est resté une base militaire jusqu'en 1962. Depuis, la piste, orientée 08-26, longue de 2 400 m et large de 45 m, est ouverte à l'aviation générale

avant que les chiens des douanes aient dûment reniflé la carlingue.

de se faire immédiatement escorter par deux Black Hawk, les hélicoptères de combat de l'armée américaine. Et, surtout, ne jamais décoller plein sud : on se retrouverait en montée initiale dans la TMA de General Rodríguez, l'immense aéroport international de Tijuana!

« Vous montez avec nous ? » invite David. C'est l'heure du premier saut d'un jeune Californien au sourire conquérant. Je me sangle assis à même le sol, contre le tableau de bord. Patrick le moniteur, compétiteur aux huit mille sauts, explique le programme : montée à 10 500 pieds, largage au ras de la frontière, chute libre de 35 à 40 secondes, ouverture douce grâce au ralentisseur et 7 minutes de bonheur en des-

Tijuana est là, séparée du rêve américain par un poste frontière à vingt-six voies, le chemin officiel, celui que ne peuvent emprunter les clandestins. Eux tentent leur chance par la « gorge des contrebandiers ». Je la reconnais, en dessous de nous, pour l'avoir parcourue à pied deux jours plus tôt.

LA GORGE DES CONTREBANDIERS

Quelle était verte, cette vallée, entre les ranchs mancurés, les haras et les hordes de chevaux au bord d'une rivière... Au détour du dernier virage, tout avait basculé. Entre deux collines nues, un ravin de cent mètres de profondeur coupé par une barrière de trois mètres de haut,



À TIJUANA. Les murs peints disent l'épopée des émigrants clandestins, la légende des grands rebelles, Pancho Villa et Zapata, et la détresse de leurs descendants, paysans ruinés qui rêvent d'Amérique. Quant aux 300 policiers fédéraux mexicains de la ville, ils courent après les trafiquants de cocaïne.



sale, rouillée, hérissée de griffes d'acier, fabriquée avec les grilles qui servaient de pistes d'atterrissage militaires au Vietnam. Ailleurs, on utilise des rails de chemin de fer posés en croix ou les plaques antisable des tanks de la guerre du Golfe. Derrière cette muraille, une route de crête et les toits des premières maisons mexicaines.

Dans les années 1920, la « gorge » alimentait les caves de la Prohibition et, plus tard, les trafiquants y fondaient au volant de leurs pick-up bourrés de drogue. Aujourd'hui, côté américain, toute la colline et ses flancs sont mode-

deux, dix, vingt têtes émergent de la végétation : les clandestins attendent la nuit pour tenter le passage. La Border Patrol les guette, mais la gorge est profonde, l'Amérique si proche, et la tentation trop forte.

Soudain, une voix à travers la barrière, et un regard. Celui de Daniel Ramirez, handicapé depuis un accident d'enfance qui lui interdit les sentiers de montagne. Il a travaillé dix ans à San Diego comme éboueur. Expulsé il y a deux ans, il est revenu aussitôt en passant par la gorge. Mais, il y a un mois, des hommes

Les jambes en dehors de la carlingue, le para débutant regarde son moniteur et ne sourit plus du tout. Un petit coup de reins, et ils disparaissent, avalés par le grand bleu. L'avion, soudain allégé, bondit. David ajuste la puissance, vire à 90°, pousse le manche, et nous plongeons à 175 kt, à 2 500 ft/min, avec un goût de chute libre. Avant de franchir l'autre frontière interdite de la Vne, David limite l'angulation à 60°, le temps d'encaisser 2,5 G, puis spirale vers le sol. Avec un terrain aussi long, il n'a plus qu'à tirer la manette des gaz et réduire à 70 kt : il se pose en U, sans volets, bien après le seuil de piste, avec juste assez d'élan pour laisser le Cessna s'arrêter sur

Nous sommes exactement sur le tracé pointilleux

de la frontière. Nos parachutistes s'apprêtent à sauter,

puis nous plongerons plein nord vers la piste de Brown Field.



Le long de la San Diego Freeway, qui conduit à la frontière, des panneaux avertissent les automobilistes du possible passage de clandestins.



lés pour la surveillance. Au fond du ravin, une énorme bouche d'égoût a été obturée pour interdire le passage souterrain des clandestins. Au sommet, une plate-forme damée accueille un véhicule de la Border Patrol, posté jour et nuit, tous phares allumés. Deux hommes à pied observent le coin à la jumelle. Dans le ciel, des hélicoptères armés de projecteurs fouillent le sol à la verticale. Plus haut, un avion léger, moteur réduit et assiette à cabrer, suit au ralenti le trajet de la frontière.

Le mur court d'une pente à l'autre, avec une brèche de cinquante mètres là où la colline s'effondre, pentue, dangereuse. La montagne est crevée, la gorge chaotique est encombrée, côté mexicain, de blocs de rochers, de buissons épais et de troncs d'arbres abattus. Une,

lui ont proposé un travail mieux payé : en montant dans leur camionnette, il a compris qu'il s'agissait de Minute Men, des miliciens anticlandestins qui l'ont conduit droit chez les flics. Renvoyé à nouveau vers le Mexique. Sa femme et ses deux enfants l'attendent en Amérique.

LE SAUT DANS LE VIDE

Haut dans le ciel, il fait maintenant très froid. Notre Cessna a franchi les 7 000 ft, s'est identifié une fois encore et, après 13 minutes de montée, colle ses ailes au raz du plafond, à 10 500 ft. David réduit à 85 kt pour le largage. Sous l'aile droite, l'aéroport de Tijuana. À notre gauche, les hangars de Brown Field. Nous sommes exactement sur le tracé pointilleux de la frontière !

son emplacement de parking favori. De l'autre côté de l'aéroport, les flaques de couleur de deux parachutes nous confirment que le moniteur a su faire atterrir son tartarin débutant loin des pièges de Tijuana.

Quand la nuit tombe sur Brown Field, David reprend sa voiture et règle son GPS. Et moi, je pense au jeu dangereux qui recommence du côté de la gorge. Bonds au-dessus du mur, lumière des projecteurs, courses-poursuites à travers les buissons... Beaucoup de clandestins se feront prendre. Mais, au petit matin, certains auront marché vingt ou trente kilomètres, jusqu'aux faubourgs de San Diego. Je pense à Daniel, à sa voix derrière la barrière, à sa jambe handicapée, à ses gosses qui l'attendent chaque matin depuis un mois. Et je croise les doigts. ●